

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 64 (1919)
Heft: 12

Artikel: À propos de la première bataille de la Marne [fin]
Autor: Poudret
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340216>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A propos de la première bataille de la Marne.

(FIN)

Quand il s'agit de la plus grande bataille de tous les temps, chaque détail a son intérêt. Qui est responsable de l'ordre de retraite ? On a nommé le général von Kluck. Ce dernier semble être hors de cause. Il s'est du reste défendu par des écrits qui, dit-on, seront publiés un jour. Dans les milieux militaires allemands on a déclaré aussi que la retraite de la Marne avait été l'œuvre d'un « pessimiste ». Le pessimiste serait le général de Moltke. Le livre que je commente permet d'apporter quelque lumière sur ce point. Voici ce que raconte le général Baumgarten :

Le 9, dans l'après-midi, alors que le général von Kluck pouvait espérer une victoire sur l'armée Maunoury, un officier du G. Q. G., le lieutenant-colonel Hentsch, se présente au quartier général de la II^e armée à Mareuil et apporte l'ordre de retraite. Les raisons qu'il invoque sont les suivantes : La situation est défavorable. La V^e armée est arrêtée devant Verdun, les VI^e et VII^e devant Nancy-Epinal. Le II^e armée n'est plus qu'une ruine (sei nur noch eine Schlacke). L'aile droite de cette armée, le VII^e corps, ne s'est pas simplement retiré, mais a été rejeté. Une retraite est inévitable. La I^{re} armée doit se retirer en direction de Soissons-Fère-en-Tardenois, éventuellement même en direction de Laon-La Fère.

Le lieutenant-colonel Hentsch dessina lui-même sur la carte les lignes à atteindre. Il ajouta qu'une nouvelle armée allait être constituée vers Saint-Quentin et qu'on pourrait reprendre l'offensive.

Le chef d'état-major du général von Kluck — le commandant de la I^{re} armée ne semble pas avoir été présent à l'entretien — formula ses objections : la I^{re} armée se trouvait en pleine attaque ; une retraite serait désastreuse car les unités étaient entièrement mélangées et l'on était fort épuisé.

Mais l'envoyé du quartier général maintient son point de vue ; il ne fait de concession qu'en ce qui concerne la direction de retraite, qu'on peut choisir en ligne droite tout au plus jusqu'à Soissons, l'aile gauche derrière l'Aisne. Il ajouta que cette décision était irrévocable et qu'il avait l'ordre de la faire exécuter quelles que soient les objections. Enfin il déclara qu'il avait pleins pouvoirs.

Voilà ce que dit le journal de la I^{re} armée. Celui de la II^e n'apporte aucun renseignement important.

Le lieutenant-colonel Hentsch est mort, mais il doit avoir laissé des documents qui permettront sans doute d'éclaircir complètement ce point d'histoire.

En attendant, on est bien fondé de croire que c'est au G. Q. G. qu'incombe la responsabilité de l'ordre de retraite, ce qui est du reste normal, car lui seul pouvait prendre pareille détermination. Il suffit de fixer que le général von Kluck, lui, y était opposé. Dans quelle mesure le général de Bülow a-t-il influencé le haut commandement ?

Il est impossible de le dire avec certitude, mais il ne faut pas oublier que de tous les généraux c'était lui qui exerçait le plus d'influence (il avait été prévu comme chef de l'état-major) et que c'est son armée qui se trouvait dans la situation la plus critique. C'est en tous cas lui qui est le plus pressé de partir ; c'est même le seul qui soit pressé et on a l'impression qu'il a placé le commandement suprême devant le fait accompli.

A l'heure où le lieutenant-colonel Hentsch apporte son ordre, Bülow est déjà en retraite non seulement avec son aile droite battue, mais aussi avec son aile gauche victorieuse.

Tout porte donc à croire que le commandant de la II^e armée rentre dans la catégorie des pessimistes auxquels l'armée et le peuple allemands ont adressé de si violents reproches. Il faut reconnaître que c'est lui qui avait les meilleures raisons de s'alarmer.

Ici une nouvelle question se pose. Les pessimistes avaient-ils vraiment si tort que cela ? La situation était-elle moins sombre qu'ils la voyaient ? En d'autres termes, les Allemands pouvaient-ils, le 9 septembre, conserver encore quelque espoir de remporter la victoire ? Il faudrait beaucoup de présomp-

tion pour prétendre trancher cette question d'une façon catégorique. A côté de la situation stratégique si compliquée, il y a tant d'inconnues encore, tant d'impondérables, il s'en est fallu de si peu pour que la balance penchât de l'autre côté qu'on ne peut se prononcer que très prudemment. Le général Baumgarten estime que le haut commandement n'avait aucune raison pour donner l'ordre de la retraite ; il lui reproche une fois de plus de n'avoir pas mené la bataille d'une main ferme et de s'être laissé influencer par les avis d'un seul commandant d'armée (allusion à Bülow). Je le crois trop optimiste. On peut admettre que la confiance du général von Kluck qui comptait en finir avec l'armée Maunoury grâce à l'appoint des III^e et IX^e corps était fondée. La 6^e armée française avait donné tout son effort et elle n'avait plus de renfort à attendre. Mais Kluck pouvait-il faire assez vite pour que l'avance des Anglais et de l'aile gauche de la 5^e armée vers la Marne, avance déjà fort sensible et menaçante le 9, ne provoquât pas le 10 une catastrophe sur ses derrières ? Cela ne saurait guère être admis. Le 9 également l'aile droite du général de Bülow est en pleine retraite, son aile gauche a bien réussi à rejeter la droite du général Foch, mais sans la rompre et ce succès partiel va du reste être annulé par la conversion à l'est du 10^e corps français sur le point de prendre à revers, suivant la crête de la falaise de Champagne, toutes les troupes allemandes avancées dans la plaine.

Aux Marais de Saint-Gond comme sur l'Ourcq, l'Allemand ne pourra retirer aucun profit d'une victoire tactique trop bornée dans son étendue. Les IV^e et V^e armées allemandes n'ont guère progressé au cours de leurs attaques frontales de plusieurs jours. Depuis le 8, on est rassuré dans le camp français sur la menace de la trouée de Révigny ; le 15^e corps est arrivé à temps. Le 21^e va renforcer la gauche de Langle de Cary et lui permettre une manœuvre d'enveloppement.

Vraiment, si le haut commandement a manqué d'audace, il avait certainement quelque raison de se montrer pessimiste. On ne voit pas bien comment il eût pu rétablir ses affaires. La partie semble perdue dès le moment où Kluck fut obligé ou se crut obligé de dégarnir aussi complètement la région de

Montdauphin au profit du secteur de l'Ourcq. *L'armée Bülow allait se trouver trop exposée pour pouvoir se maintenir.* C'est là l'événement capital de la bataille.

En aurait-il été autrement si au lieu de retirer ses deux derniers corps, le III^e et le IX^e, Kluck s'était contenté d'un seul ? Cela lui aurait probablement suffi pour mener à bonne fin sa bataille de l'Ourcq, mais que cela ait évité la retraite de Bülow, on peut en douter.

Tout autre est la question de savoir si les Allemands auraient pu gagner la bataille de la Marne en prenant à temps d'autres dispositions.

La victoire française a tenu à si peu de chose que la réponse semble ne pouvoir être qu'affirmative.

Le général Baumgarten est naturellement de cet avis ; voici ses raisons : Tout d'abord, l'absence d'un commandement unique pour les armées I à V, ce qui eût permis de donner aux opérations sur le front principal un caractère plus suivi et plus rationnel. Puis, le commandement suprême a commis la grosse faute de puiser les renforts pour le front russe précisément dans les armées destinées à porter le coup décisif. Au lieu d'affaiblir la Garde et les Saxons, il eût fallu emprunter deux corps aux VI^e et VII^e armées. Cela d'autant plus qu'au moment critique, c'est-à-dire au moment où elle va avoir à donner son effort, l'armée d'invasion est déjà diminuée de trois corps. Ce sont ceux destinés aux sièges d'Anvers et de Maubeuge. Malgré cet affaiblissement, le haut commandement persiste à voir trop grand. Pendant qu'il précipite la marche des I^{re}, II^e, III^e et IV^e armées, il ne renonce pas à la percée entre Toul et Epinal.

Il ne sait pas intervenir pour empêcher von Kluck de découvrir la droite de Bülow. Il ne fait rien pour préserver les Saxons des emprunts abusifs qu'on leur fait.

Quand il s'aperçoit enfin de la malemparée, il est trop tard. Ce n'est que le 6 qu'il commence le transport de la VII^e armée (moins un corps de réserve) à destination de Saint-Quentin.

Enfin les 3^e et 4^e corps de cavalerie auraient eu leur emploi tout indiqué à l'extrême aile droite allemande au lieu de rester inactifs dans la région des Vosges et en Lorraine.

Il faut reconnaître que ces critiques ne sont pas sans fondement. Celle qui a trait à l'affaiblissement de l'aile droite au moment où va s'engager l'opération décisive me paraît particulièrement juste. Mais c'est par présomption que le haut commandement a manqué. Affaibli de trois corps à droite et de deux au centre, il estime que cela ne l'empêchera pas d'en finir avec une armée qu'on vient de battre dans toutes les rencontres des frontières et qui recule sans arrêt ! Cependant, le général Joffre, guettant la moindre faute, a déjà saisi l'occasion. Sans hésitation, il prend dans ses troupes de l'Est de quoi renforcer son aile gauche, celle qui va « manœuvrer », il se renforce là où Kluck s'affaiblit. Puis c'est encore à l'Est qu'il va puiser les corps de secours qu'il enverra, lui, toujours à temps, toujours au bon endroit durant la bataille. Les disciples de Schlieffen ont trouvé leur maître.

Puisque j'en suis au chapitre des erreurs commises, je veux citer l'opinion très intéressante que le général Berthaut émet dans son livre *De la Marne à la mer du Nord* : « Si le général Kluck, tout en faisant prendre à son armée la direction du Sud-Est, avait maintenu le 4^e corps de réserve sur la ligne de Luzarches à Montméliant, au lieu de l'appeler à lui ; s'il avait en outre porté vers Dammartin les troupes qui tenaient la région de Compiègne, troupes auxquelles il a dû faire appel au cours de la bataille de l'Ourcq, d'abord l'armée allemande aurait pu nous donner le change sur ses véritables intentions, et nous faire penser qu'une partie de ses forces continuait à menacer Paris. Il est possible que de notre côté on se fût borné à organiser activement la défense entre les massifs fortifiés de Montmorency et de Vaujours. Mais, en admettant que cette démonstration n'ait pas réussi à nous tromper, puisque le mouvement des colonnes ennemies vers le Sud-Est a été dénoncé par des rapports d'aviateurs, il n'est pas douteux que l'aile marchante de la 6^e armée française se serait trouvée dans l'impossibilité d'exécuter sa large conversion à droite, en prêtant tout de suite le flanc extérieur au IV^e corps de réserve allemand. Le centre se serait heurté à la position de Dammartin, défendue. Il n'aurait pu la négliger et défiler devant elle. Enfin la droite aurait trouvé les buttes du nord de Meaux occupées

par des détachements de protection. La situation générale était totalement changée. Si notre 6^e armée attaquait, elle ne pouvait plus le faire dans la direction de l'Ourcq ; elle était obligée de se porter droit devant elle, vers le Nord, et de déloger l'ennemi de la ligne de Dammartin-Luzarches avant de songer à autre chose. Cette ligne est très forte face au Sud, nous l'avons dit. Supposons cependant que la couverture allemande chargée de la tenir ait été refoulée. Cette couverture se retirait au nord sur Chantilly, Senlis, Nanteuil et Haudouin et Betz. Notre 6^e armée ne pouvait pas s'en désintéresser dorénavant pour reprendre sa marche vers l'Ourcq, sans risquer encore de faire envelopper et faire attaquer sa gauche, toujours en l'air dans ce mouvement. Cette armée devait donc ou s'arrêter à son tour sur la ligne de Dammartin ou poursuivre en direction de Senlis et de Chantilly, ou revenir en arrière vers Paris. De toute façon, elle perdait son temps et ne contribuait pas à la bataille de la Marne. Toute opération de sa part devenait excentrique, sans liaison avec celle de l'armée anglaise. L'armée Kluck n'était plus prise en flanc, elle n'était plus obligée de repasser la Marne et l'Ourcq pour échapper à un danger imminent. Par suite, le vide dont l'offensive anglaise a si heureusement profité ne se produisait pas entre Kluck et Bülow. Par suite encore, l'avance rapide de l'armée Franchet d'Esperey jusqu'au bord de la falaise de Champagne, où elle apportait un secours si opportun à l'armée Foch ne recevait pas l'aide de l'offensive anglaise. Faut-il en conclure que la bataille de la Marne était perdue ? Non sans doute, car l'événement — comme disait Napoléon — l'événement produit par la combinaison de l'attaque Maunoury avec l'attaque French pouvait se manifester ailleurs. Nous ne le savons pas, et il est superflu de faire des conjectures à ce sujet. La seule chose acquise, c'est que la manœuvre magistrale du général Joffre a été très utilement secondée par la négligence du général Kluck. L'outrecuidance de ce dernier, qui rappelle celle de Blücher cent ans auparavant, son absolue conviction de la démoralisation totale et de la défaite imminente de l'armée française, lui ont fait abandonner les mesures de sécurité classiques, les plus faciles à prendre, les plus efficaces en tout

état de cause, et les mieux définies par un terrain exceptionnellement favorable.

C'est bien cela et toutes les erreurs remontent à la même source. C'est l'orgueil qui a perdu les Allemands. Persuadés, après les batailles des frontières, que l'armée française est incapable de se reprendre, loin de prévoir la splendide volte-face du 5 septembre, ils courent sans grande précaution à la curée. Ils ne comprennent pas que, si les Français reculent aussi loin c'est précisément parce qu'ils ne veulent rien savoir de la défensive, que c'est pour pouvoir reprendre l'offensive, pour pouvoir manœuvrer qu'ils gagnent du champ. Ils ne voient pas le piège qu'on leur tend en laissant à l'ouest de la ligne de retraite ce Paris dont ils ne peuvent s'emparer qu'en abandonnant leur grand projet de destruction des armées ennemies, ou à côté duquel ils ne peuvent passer, s'ils persistent dans la poursuite haletante, sans courir le risque d'être attaqués de flanc.

Et cependant, le haut commandement allemand eut un instant une plus claire vision des choses. Dans son ordre du 5 septembre, il ne lâche pas la bride aux I^{re} et II^e armées. Elles ont l'ordre de rester en face du front Est de Paris. Mais c'est trop tard. Bülow est bien en place, mais tout à sa poursuite. Quant à Kluck, chargé cependant de la protection de l'aile droite de toutes les armées allemandes, il ne veut pas rester en arrière et quand l'ordre prudent lui parvient il est déjà sur le Grand-Morin, sa cavalerie en route pour Provins !

L'intervention prématurée de Maunoury, *surpris lui aussi*, — car ici je ne suis plus d'accord avec le général Berthaut, — et qui le 5 ne compte faire qu'une manœuvre de concentration face à l'Ourcq et non une offensive, révèle le danger au général allemand.

Mais il est trop tard. Par sa grande énergie, par la promptitude de sa décision, par la belle contenance de ses troupes, Kluck peut encore tout juste empêcher la catastrophe. Il maintient l'armée Maunoury suffisamment loin de l'Ourcq pour sauver ses communications, mais il ne peut faire davantage.

Fait étrange, la leçon n'a servi à rien. Quatre ans plus tard, la seconde bataille de la Marne présente les mêmes particula-

rités. Là, de nouveau une poche aventurée au delà de la Marne, un flanc face à Paris et exposé, un front immense sur lequel on alimente une série d'offensives coûteuses, la persuasion que les réserves françaises sont épuisées et l'adversaire à bout de souffle. Le 18 juillet, une armée sort brusquement à peu près de la même région d'où la 6^e armée partit à l'attaque en 1914 et c'est le commencement d'une nouvelle et définitive défaite. Hindenbourg commandait cependant. Hindenbourg que le général Baumgarten invoque à chaque instant et qui eût su, lui, conjurer le désastre du début, commet les mêmes fautes que ses prédécesseurs. Le général Baumgarten n'oublie qu'une chose, c'est qu'il y avait tout de même une différence d'avoir affaire à un Samsonoff ou surtout à un Rennenkampf ou à un Joffre et à un Foch.

Le vieux maréchal a dû par devers lui en faire la réflexion à plus d'une reprise.

Il va sans dire que le général Baumgarten ne se contente pas de mettre la perte de la bataille de la Marne sur le compte du haut commandement, mais qu'il invoque d'autres considérations de nature à adoucir dans l'esprit de ses compatriotes l'amertume de la déception. C'est dire qu'il faut le suivre avec prudence dans ses explications.

Lorsqu'il dit, par exemple, que l'armée allemande a combattu *à un contre trois*, on est forcé de faire des réserves. Sa manière de compter me paraît parfois quelque peu fantaisiste. Ainsi il attribue 9 divisions à la 9^e armée, y compris la 18^e division arrivée en cours de bataille. Le compte serait juste si on fait comprendre dans ce chiffre la 51^e division de réserve prêtée par la 5^e armée pour les opérations du dernier jour. Mais alors il faut la déduire de la 5^e armée, ce que l'auteur ne fait pas, et se garder de compter à double.

En ce qui concerne la bataille de l'Ourcq, je me permets également de ne pas être tout à fait d'accord avec la manière de représenter les effectifs. Le général Baumgarten donne dix divisions à l'armée Maunoury. C'est exact ou à peu près : elle en avait neuf, plus la brigade Ditte. Mais dès le 8 septembre, la 55^e division de réserve et la brigade susmentionnée ne prennent plus part à la lutte. La 8^e division opère durant toute la

bataille pour le compte des Anglais ; transportée le 9 sur l'Ourcq, elle arrive trop tard pour entrer en ligne. Enfin, la 62^e division de réserve, très éprouvée depuis les combats de la Somme, n'intervient pas dans la bataille et ne prend part qu'à la poursuite. Le général Baumgarten exagère aussi quand il dit que le IV^e corps de réserve repoussa d'une façon inébranlable l'attaque *de toute une armée ennemie*. Ce corps s'est fort bien battu, c'est entendu, mais le 5, premier jour de la rencontre, il n'a affaire qu'au groupe Lamaze, soit deux divisions et aux Tabors marocains. Le 7^e corps (14^e et 63^e divisions), n'entre pas en ligne ce jour-là et le lendemain, 6 septembre, le corps Schwerin reçoit déjà vers midi le renfort de la 3^e division du II^e corps, dans l'après-midi celui de la 4^e division, que suivra le lendemain tout le IV^e corps actif. Le IV^e corps de réserve allemand ne s'est donc trouvé que peu de temps en face d'une supériorité numérique marquée, il occupait en outre de très fortes positions défendues par de l'artillerie lourde.

Je ne relève ces faits que pour montrer qu'il faut lire cet ouvrage, du reste très intéressant, avec un certain esprit critique. En le faisant on découvrira encore quelques inexactitudes très compréhensibles ; où n'y en a-t-il pas ? L'auteur, sans croire lui-même à la légende qui veut que les II^e et IV^e corps actifs se soient dégagés d'une lutte avec les Anglais avant de se porter au secours des troupes se battant sur l'Ourcq, la répand cependant par les termes ambigus dont il se sert : « Aus siegreichem Angriff abgerufen, zog das IV. Armeekorps über Rebais und Coulommiers », et ailleurs : « Oder dem II. und IV. A. K. die aus dem Angriff die an Zahl weit überlegenen Engländer heraus... zurückeilten... » Or, on sait que ni l'un ni l'autre de ces corps ne vit un Anglais durant la bataille de la Marne. Seules quelques arrière-gardes et la cavalerie von der Marwitz eurent affaire à eux.

Il est également inexact de dire que la cavalerie Richthofen poussa jusqu'à Provins et *inquiéta sérieusement le flanc gauche de la 5^e armée française*. Inexacte aussi l'assertion que Sarrail avait deux divisions de cavalerie attachées à son armée, et que Maunoury attaqua le 6 septembre avec une division au sud de la Marne. Le corps de cavalerie Sordet n'opère que le 7,

et non le 6 déjà, à l'extrême droite de la 6^e armée. Du 4^e corps français, seule la 7^e division prend part à la bataille de l'Ourcq à partir du 8. Comme je l'ai dit, la 8^e division avait été prêtée au général Foch.

On me dira que ce sont là chicanes « d'Allemand », mais je crois que chaque fois que l'occasion se présente de rétablir les choses telles qu'elles étaient, il faut la saisir. Il s'agit là de faits contrôlables. Ce qui ne l'est par contre pas, ce sont les assertions sans cesse renouvelées par lesquelles le général Baumgarten veut prouver la très grande supériorité du soldat allemand sur le soldat français. Il appuie lourdement, comme de juste, sur cette thèse que chacun est libre d'accepter ou de rejeter. Que le soldat allemand de la Marne ait été tactiquement mieux instruit, mieux conduit que le soldat français, c'est possible, probable même ; qu'il se soit, dans l'ensemble, montré plus brave que son adversaire, on ne saurait l'admettre.

Le général Baumgarten parle à tout instant des effets du feu de l'artillerie française et des attaques projetées auxquelles on renonce toujours à cause précisément du feu de cette artillerie. C'est en particulier le cas pour le XIX^e corps. Or, les Zouaves de Chambry, le 246^e et le 289^e à Barcy, la 56^e division à Etrepilly, les Marocains des Marais de Saint-Gond, le 90^e de ligne à Aulnizeux, les Bretons du XI^e corps, pour ne citer que quelques exemples, attaquèrent bel et bien en dépit de l'artillerie *lourde* allemande et leur héroïsme n'est pas inférieur à celui du soldat allemand dont personne ne conteste du reste la valeur. Et puis rien ne sert, pour verser un baume sur une blessure cuisante, de diminuer son adversaire.

Cette question d'artillerie me ramène à un autre argument invoqué par le général Baumgarten pour excuser la défaite allemande : L'artillerie française de campagne possédait des canons d'une plus longue portée que les pièces de 77 allemandes. Voilà la cause de l'échec des attaques du XIX^e corps en particulier. Pour être juste, il ne faut pas parler de la plus longue portée des canons seulement, mais encore et surtout des qualités supérieures, de la virtuosité de l'artilleur français.

Le général Baumgarten oublie en outre l'appoint que l'*artillerie lourde* apporta aux Allemands au début de la campagne

et tout spécialement à la Marne. Cet appoint fut considérable, partout il se fait sentir. C'est l'artillerie lourde qui fait échouer, avec de grosses pertes, toutes les attaques françaises contre les positions principales allemandes sur l'Ourcq. Les batteries lourdes de Varedes, de Gué à Treymes, de Vincy, sont seules la cause de l'échec de tant d'efforts sanglants. C'est l'artillerie lourde qui bloque le III^e corps anglais à la Ferté-sous-Jouarre, c'est elle qui empêche les soldats de Foch, malgré d'incessants assauts, de reprendre les hauteurs de Congy et de Courjeonnet, comme celle de Thoult avait empêché la 42^e division de progresser au delà de la Villeneuve, ce sont les obusiers de Clamages qui enraient l'offensive sur Coligny, etc., etc.

Du reste, quand le général Baumgarten prétend que les Français avaient l'avantage en fait de matériel, il ne trouvera personne hors d'Allemagne pour le croire. Chacun sait que, sans parler de l'artillerie lourde dont je viens de parler, l'outillage allemand en avions, en mitrailleuses, en automobiles était sensiblement plus développé que chez leurs adversaires.

L'excuse que fait valoir le général Baumgarten quand il parle de la diminution des effectifs ne paraît pas plus convaincante. Certes, les Allemands dans leur marche rapide avaient semé du monde en route, mais il ne faut pas oublier les pertes françaises du début. Le 2^e corps, par exemple, au moment où commence la bataille de la Marne, n'a plus que la moitié de son effectif. Presque partout le pour cent des officiers tués est énorme. Les Anglais ont perdu 6000 hommes entre le 23 et le 27 août. En somme, le déchet a dû être sensiblement le même.

Telles sont, en résumé, les raisons que donne le général Baumgarten pour expliquer l'issue malheureuse de la bataille de la Marne. « *la seule bataille perdue par les Allemands en quatre ans de guerre.* » Et il écrit cela en juin 1919, « im Monat des Schmachfriedens ». Pour lui, naturellement, c'est l'arrière qui a lâché en 1918, et il couvre d'imprécations la jeune génération et les politiciens qui ont trahi la patrie.

Tant que l'auteur se contente d'invoquer plusieurs arguments, qu'on peut souvent admettre, pour défendre ses Saxons, on le suit avec intérêt, j'allais dire avec sympathie presque. Mais derrière le général qui défend ses soldats, il y a l'Allemand qui parle de la guerre imposée, du Herrenvolk, et qui surtout écrit

cette phrase bien malheureuse : « Les Anglais se révélèrent comme absolument incapables d'exécuter la moindre manœuvre offensive, *exactement comme ce fut le cas pour le haut commandement et les armées alliées lorsqu'il s'agit de recueillir les fruits de la victoire (de la Marne) imméritée.* »

Imméritée, cette victoire préparée et rendue possible par une des plus remarquables conceptions militaires de tous les temps ; conception si simple et si claire qui permet au généralissime non seulement d'engager sa bataille dans des conditions favorables, au moment choisi par lui, moment fugitif, mais qui encore lui permet de la mener avec tous les moyens dont il dispose, de faire intervenir toujours à temps, sans une bavure, au bon endroit, les réserves habilement prélevées sur les secteurs momentanément secondaires.

Imméritée, cette victoire remportée par des soldats qui, éprouvés par les offensives malheureuses et quelque peu aventurées du début, n'ont cependant pas perdu leur confiance en leurs chefs ; qui malgré les fatigues d'une retraite de près de quinze jours ne se démoralisent pas et qui à l'appel du généralissime se redressent, font tête, se portent à l'attaque et, obéissant à l'ordre reçu, se font tuer sur place lorsqu'ils ne peuvent avancer !

Il n'aurait pas mérité la victoire, ce peuple surpris par la guerre et qui en peu de jours voit son territoire envahi, qui apprend sans broncher les nouvelles alarmantes des premiers revers, qui sait sa capitale menacée, son gouvernement prêt à partir comme aux jours sombres de 1871 et qui, dans les heures les plus angoissantes que jamais nation ait traversées, ne perd ni sa confiance ni son calme, oublieux seulement des querelles intestines qui l'ont trop longtemps divisé, et malgré le recul incessant de ses armées ne profère aucune récrimination contre ceux qui ont la tâche écrasante de le sauver !

Au point de vue militaire, la victoire de la Marne fut méritée parce qu'elle a récompensé le talent des chefs et la valeur du soldat ; au point de vue humain elle a été juste comme l'a toujours été et le sera toujours toute victoire qui préserve un peuple de l'asservissement.

Lieut.-colonel POUDRET.
